

Lucien Alphonse GUILLOCHON

C'est un parcours un peu particulier que celui de Lucien Guillochon qui n'aurait pas été pris en charge par l'Assistance publique s'il n'avait pas eu une vocation horticole.

Il est né le 27 août 1871 à Paris (10^e), fils légitime unique de Julien Guillochon, né à Saint-Martin-de-Ré, et d'Adèle Dessailleux, née à Ouches (Savoie).



Sa mère décède le 27 avril 1882.

Le 15 septembre 1884, son père contacte l'Assistance publique en expliquant qu'il a les moyens d'élever son enfant, mais que, au vu de ses goûts très prononcés pour l'horticulture, il souhaite lui faire faire des études à l'Ecole de Villepreux, en payant les frais correspondants.

C'est un peu un détournement de la vocation de l'école, mais la demande est acceptée et Lucien Guillochon est admis à Villepreux le 20 septembre 1884, et, de fait, inscrit comme enfant moralement abandonné. Il a 13 ans.

Appréciation : bonne santé, bonne conduite, très bonnes notes à l'école, caractère doux, bien élevé. Il est reçu 1^{er} à l'examen de Villepreux.

Le 6 juin 1888, son père, qui habite et travaille maintenant comme comptable à Clichy, demande, avec l'accord de M. Guillaume, directeur de l'école, à le reprendre pour le placer lui-même. Lucien est effectivement placé à Paris comme élève horticulteur chez M. Delaplace et loge chez son père. Il donne ses horaires de travail à M. Guillaume : 5h-12h ; 13h-19h ; 20h – jusqu'à achèvement de travail. Il travaille aussi le dimanche jusqu'à 15h, sauf permission exceptionnelle – difficile à obtenir (refusée même pour le jour de l'An).

En février 1889, son père perd son poste et demande de l'aide à M. Guillaume pour retrouver du travail. On apprend à cette occasion que Lucien fait de la musique au sein de l'harmonie de Clichy.

Le père retrouve du travail aux Pompes funèbres de Vanves où ils déménagent à l'automne. Lucien retrouve du travail (avec l'aide – bien sûr – de M. Guillaume) chez un élagueur en attendant mieux ; ce sera l'Etablissement Duval à Versailles.



En 1895 il donne même des conseils à M. Guillaume sur l'organisation du rythme d'enseignement et d'examen de l'Ecole. Il entre à la Société nationale d'horticulture et gagne une « grande médaille d'argent » en 1896.

Dans une lettre à M. Guillaume, le 15 novembre 1896, il se dit « *très honoré qu'un de ses livres aille se promener jusqu'en Russie et qu'il passe la frontière entre les mains d'un Conseiller d'Etat de ce pays... ami ?* »

Il signale également avoir reçu une médaille d'argent de la Société nationale d'horticulture de France pour un livre sur les orchidées.

Il se renseigne sur la façon d'obtenir le Mérite agricole.

Après avoir d'abord refusé le poste (il a « peur de ne pas être à la hauteur », mais en fait il demande surtout des garanties), il part prendre la tête du Jardin d'essais de Tunis en 1898¹, succédant ainsi à Jean Dybowski parti fonder le Jardin colonial de Nogent-sur-Marne, tout en gardant un œil sur Tunis. Maurice Nicolas, Emile Delgove, Joseph Ehrmanne et Gustave Kruger² se retrouvent sous sa responsabilité.

Jean Dybowski écrit de Tunis : « *Je suis très content de Guillochon qui, j'en suis convaincu, mettra un peu d'ordre dans un service, important, intéressant, mais qui avait besoin d'être remonté.* »

Dès sa prise de fonction, en février 1898, il est amené à gérer un malade (Joseph Ehrmanne), pour lequel il fait un compte rendu détaillé à son directeur (M. Potier) et à M. Dybowski, puis quelques jours plus tard à sermonner son équipe pour calmer les rivalités et susceptibilités entre eux, suite aux décisions salariales de M. Dybowski.

Ses lettres soulignent la responsabilité croissante qu'il prend, ses initiatives et l'absence d'informations de la part de Jean Dybowski. Ce qui ne l'empêche pas, en parallèle, de demander à M. Potier de le tenir au courant de ce que l'on dit de lui, « *en bien, comme en mal.* »

Il épouse, le 9 février 1901, à Versailles, Marie Ernestine Duval. On peut supposer qu'elle appartient à la famille Duval, dans l'établissement duquel il a travaillé avant de partir à Tunis.

Directeur du Jardin d'essai de Tunis, professeur à l'Ecole d'Agriculture Coloniale de Tunis, il reçoit en 1903 la Médaille du mérite agricole, remise par le ministre de l'Agriculture de passage à Tunis.

¹ Poste refusé par son camarade Charles Chalot (voir biographie correspondante) qui a soufflé le nom de Guillochon

² Voir les biographies correspondantes

Le Bulletin 1904 des anciens élèves de l'Ecole note : « Guillochon, directeur du jardin d'essai, secrétaire général de la Société d'Horticulture de Tunis, a été nommé chevalier du Mérite Agricole ; ses camarades, lors du dernier banquet, ont demandé de lui transmettre, au nom de tous, dans le Bulletin, leurs félicitations. »

Le Bulletin 1907 signale : « Guillochon vient de publier un traité pratique d'horticulture pour le Nord de l'Afrique, volume de 500 pages, orné de 30 planches hors texte, et dessin de l'auteur, prix 6 francs, en vente chez l'auteur, villa du Belvédère à Tunis.

On ne peut faire mieux que de reproduire quelques passages de la Préface écrite par M. Truelle, dont le nom fait autorité.

L'auteur, dit-il, ne parle que de ce qu'il a tenté et obtenu dans la culture, qu'il dirige depuis déjà 10 ans ; ou alors, il raconte simplement ce que d'autres ont fait sous son contrôle, sous ses yeux.

Après avoir pratiqué l'Horticulture en France, Lucien Guillochon est venu s'y consacrer avec ardeur en Tunisie. Il a visité, s'est rendu compte, a vu ce qui pouvait être entrepris. Il le raconte d'une plume autorisée avec les mots justes et une clarté de style qui impressionne le lecteur et l'invite au travail.

Ceux qui auront lu son travail feront des jardins, ceux qui l'auront étudié et mis en pratique réussiront et arriveront rapidement à aimer les arbres, à aimer les fleurs et à les cultiver avec soins.

L'Association amicale des anciens Elèves de Villepreux adresse ses sincères félicitations à Guillochon pour son beau travail. »

Le Bulletin 1908 signale que « Guillochon continue toujours à maintenir l'excellente réputation des Anciens Elèves, et nous tenons à reproduire ici textuellement partie d'un discours prononcé le 23 avril 1907, au banquet de réception de la Société d'Horticulture d'Algérie, par M. Giraud, Président de la Société d'Horticulture de Tunisie, qui s'exprima ainsi à son sujet :

« ... A ce moment, M. Castet, l'un des trois fondateurs de notre Société nous quittait pour aller en Algérie : c'était une grande perte, car il remplissait avec zèle et compétence les fonctions de Secrétaire Général et la Société eût été fatalement ébranlée si un homme encore ignoré n'eût surgi juste à temps pour la maintenir dans la voie du progrès et contribué par son grand savoir, son ardeur infatigable, son travail acharné, à mener au succès présent avec un effectif de six cent trente membres et un bulletin très recherché tiré à mille exemplaires. J'ai nommé notre excellent camarade Guillochon (Applaudissements). » »

Le Bulletin 1910 publie une longue lettre de lui, donnant des nouvelles de ses camarades Loddé et Kruger³, et bien sûr de lui : « Nous travaillons toujours à améliorer notre service afin qu'il intéresse de plus en plus les colons tunisiens et les personnes scientifiques de France et de l'Etranger.

Au moment de l'apparition du catalogue des collections du Jardin d'Essais, j'ai eu la satisfaction de lire dans la Revue Horticole, le Journal de la Société d'Horticulture de France et autres publications des notes bien trop élogieuses pour moi.

A Sousse, où il y a eu un Congrès international oléicole, sous la présidence d'honneur du Directeur de l'Agriculture, M. Bartholomé, j'ai fait une communication ayant comme auditeurs de marque MM le Dr Trabut d'Alger ; Rivière, Directeur du Jardin d'essais d'Alger ;

³ Installés en Tunisie, voir biographies correspondantes

Campbell, de la station de Stora (Italie) ; Dr Marchal, délégué du ministre de l'Agriculture et d'autres personnalités du Midi de la France, de l'Italie et de la Tunisie.

Les séances ont duré cinq jours.

Je suis toujours en excellents termes avec le directeur de l'Agriculture. J'avais fait, sur sa demande, un travail sur Les Cultures horticoles indigènes à Porto-Farina, où j'avais été passer quelques jours pour étudier une maladie sur les pommes de terre cultivées par les indigènes.

Dans cette région, la population est presque entièrement arabe, elle compte 1600 Musulmans pour 32 Français, 5 Israélites et 200 Maltais.

Elle a, comme origine, les Maures chassés d'Andalousie (1637), gens industriels, travailleurs et intelligents cultivateurs.

Les indigènes sont pour la plupart jardiniers, maraichers et il est tout à fait intéressant de reconnaître l'excellent parti qu'ils tirent des lopins de terre qui leur sont dévolus soit par des échanges entre eux, par achat direct à l'Etat, ou par location à la Djemaïa.

Bons cultivateurs, ils sont plus riches par les surfaces qu'ils cultivent, qui représentent pour certains un bien foncier de réelle valeur, que l'on peut évaluer en moyenne à 1.000 francs à l'hectare, que par les bénéfices qu'ils retirent de leurs récoltes, vendues un prix insuffisamment rémunérateur. Comme ils ne sont pas réfractaires au progrès, il paraît certain qu'avec quelques conseils et des exemples, le développement de cette région ne devienne intéressant à tous points de vue.

La lagune offre un spectacle très curieux par la création d'îlots sur lesquels les habitants cultivent, très rationnellement, la pomme de terre et la tomate.

Les Arabes cultivent encore en été, mais en vue de la consommation locale, des pastèques, des aubergines, des blettes, des piments et des maïs en bordure des carrés.

Dans les environs de Porto-Farina, certaines parcelles sont entièrement plantées en amandiers au-dessous desquels chaque propriétaire sème l'orge en automne.

On rencontre aussi des vignes, des caroubiers, des grenadiers et des cognassiers.

Je ne viendrai pas en France cette année, afin d'avoir 2 mois ½ en 1911, ce qui me permettra, au cours de la seconde quinzaine de septembre, d'assister, à Paris, aux séances du Congrès international de Génétique, dont je fais partie comme membre du Comité d'organisation représentant la Tunisie avec le Professeur de Botanique de l'Ecole Coloniale d'Agriculture de Tunis. »

Le 18 juin, il envoie une nouvelle lettre : « *L'Association a bien voulu me demander une notice pour le Bulletin. Je me fais un plaisir d'envoyer la note suivante intitulée :*

Deux jardins en Tunisie

C'était en 1900, nos fonctions de professeur d'Horticulture à l'Ecole coloniale d'Agriculture de Tunisie nous avaient désigné pour accompagner les étudiants de cette école à une excursion dont le but était la visite, à la Marsa, du jardin de la Résidence d'été et de celui de son Altesse, alors Ali bey.

La première de ces deux propriétés paraît synthétiser l'organisation même du Protectorat. Il semble que les Résidents généraux qui s'y sont succédés aient tous tenu à ce que le caractère arabe du dessin soit respecté, tout en autorisant la transformation de certaines parties en jardin de style français.

De ce mélange, nullement chaotique, est né un ravissant jardin, bien adapté à la climatérie Nord-Africaine, dont l'allée principale, bordée à l'ancienne de graves Cyprès pyramidaux, est très majestueux.

Au pied de ces derniers, une bordure de Schinus Terebinthe, taillés comme nos haies d'aubépine en France ; plus loin de vulgaires Géraniums à fleurs rouge vif, mais si jolis dans nos pays du Nord de l'Afrique, au moment de leur floraison au printemps.

La partie « paysager » est un immense ove, au milieu duquel est un bassin surmonté d'une vasque et d'un jet d'eau qui donne à cet endroit, délicieux l'été, une fraîcheur bienfaisante.

Un large massif dissimule aux yeux indiscrets le rond-point ménagé autour de ce bassin. C'est là, à l'ombre des grands arbres, que le maître de céans vient chercher, au milieu des végétaux, le repos des fatigues de l'administration d'un protectorat.

Palmiers (Phoenix) gigantesques, Latanias de forte stature, Bambous géants, Ficus remarquables par leur développement, Pins centenaires et, en sous-bois : Pittosporum, Cestrum, Evonymus à feuilles panachées, Myoporum, etc. le tout groupé avec goût et formant un remarquable ensemble, très appréciable à la saison où, malgré l'intensité de ses rayons, le dieu soleil est impuissant à traverser ces feuillages variés, au-dessous desquels l'on peut se reposer à l'aise.

A quelques mètres de là, l'Orangerie, conservée intacte depuis l'acquisition de la propriété, et dont les « fruits d'or » sont très goûtés. Un peu plus loin, les fleurs. Endroit tout spécialement délicieux au moment de la floraison des Roses, des Œillets, des Violettes, des Gaillardes aux tons chauds, des Zinnias, des Chrysanthèmes et de ces mille et une inflorescences devenues indispensables dans toute maison bien tenue, où elles trouvent leur place, savamment disposées avec goût et art, sous la direction de la maîtresse de maison.

Puis, c'est le potager et le vignoble. Nous retrouvons là l'affreuse ligne droite, surface cultivée sans un arbre d'ombre, la vive lumière étant indispensable dans cette partie que nous quittons sans regret, mais qui nous fait penser que l'utile n'est point sacrifié à l'agréable à la Maison de France.

Le style des jardins indigènes fait inconsciemment penser à ce qu'en France on appelle « Jardins de presbytères » ou, plus irrévérencieusement encore « Jardins de curés ».

Des allées droites, étroites, de peu de largeur, des petites plates-bandes, de minuscules massifs bordés d'Iris ou de Russeus, aux feuilles qui n'en sont pas, assurent les botanistes.

Dans ces petits carrés, sur ces petites plates-bandes, végètent des Géraniums, des Solanums et surtout ces plantes odoriférantes si affectionnées par les Arabes : Jasmin, Cassie, Géranium rosat, Tubéreuse, etc. Ces végétaux font peu d'effet, quoique beaux par eux-mêmes, parce qu'ils sont souvent mal groupés.

Puis, dominant le tout, des arbres remarquables par leur taille : Araucarias de 8 et 10 mètres de hauteur, avec leurs couronnes de feuilles depuis la base. De grands palmiers : Latania, Phoenix, Corypha, Washingtonia, paraissent être l'objet de soins spéciaux. Au bas de leur tronc, un petit massif de cinquante centimètres de rayon est occupé souvent par un Bougainvillier dont le branchage atteint la couronne de feuilles de l'extrémité.

Quelle chose peu artistique ! Est-ce que le tronc des palmiers, par sa bizarrerie même, ne fait pas partie intégrante de l'individu ?

N'est-il pas affreux de voir un bouquet de palmes émerger d'une colonne fleurie qui n'a pas sa raison d'être ?

Enfin, deux serres, à l'intérieur desquelles un mélange hétéroclite du plus bizarre effet. Cultivés en pots, des arbres tels que : Ficus Macrophylla, F. nitida, F. religiosa, auxquels ont fait subir de « japonais » pincements. Des Bananiers luttant désespérément contre le vitrage, des Philodendron, Scindapsus pertusus, faisant de vains efforts pour trouver un point d'appui et retombant au niveau du sol, comme à bout de forces.

Nous avons l'autorisation de visiter le jardin du « harem ». Ce mot harem signifie « défendu, interdit » ; aussi pour nous, Européens naïfs, considérons-nous comme pas banal de pénétrer dans cet enclos entouré d'un mur au haut duquel nous apercevions la cime de végétaux, palmiers pour la plupart, de haute stature.

Après avoir attendu quelques minutes devant une porte surmontée d'un croissant et de l'étoile beylicale, nous pénétrons dans ce jardin, et là un spectacle inattendu nous fit tressaillir de surprise.

Ces grands végétaux, dont nous avons admiré les cimes quelques instants avant, nous avaient fait penser à un immense jardin, sinon comme surface, tout au moins comme dessin ; il n'en était rien.

Nous retrouvons là les mêmes petites allées, les mêmes minuscules massifs que nous avons déjà vus ; mais, de place à autre, une maisonnette isolée, entourée de glaces sans tain, qui faisait l'effet, vue à quelques mètres de distance, de lanterne de phare.

A l'intérieur, des sofas, des divans, et, dans l'une d'elle un piano (vieux style !). Appendues aux murs des chromolithographies à bas prix, très... parisiennes, représentant des nus manquant de cachet artistique.

L'une de ces maisonnettes était placée sur pilotis, au milieu d'une pièce d'eau. On y accédait par un pont tournant, pouvant être retiré lorsque la jeune personne était entrée dans l'habitation.

Dans ce jardin, point de végétaux intéressants. Sous la voûte du palais beylical, dans des cages solidement barreaudées, deux ours noirs, qui s'approchèrent gauchement de la grille en nous entendant. Dans une autre cage, une hyène.

Il y a peu de temps encore un lion était en captivité, nous dit l'arabe qui nous conduit. Il était mort quelques semaines avant, d'ennui, pense-t-on.

De là nous montons sur une terrasse d'où l'on domine le jardin du harem. Un chameau, avec une lenteur bien orientale, tournait une noria destinée à élever l'eau d'un puits pour les besoins des plantations.

C'est de cette éminence qu'il faut voir ce jardin d'un si bizarre aspect. L'on comprend mieux alors ces mesquineries qui répondent bien aux idées des habitantes du lieu, qui ne connaissent rien de la vie, que leur harem et leur jardin.

Vues ainsi, les couleurs vives dont ces maisonnettes sont peintes se fondent, ces petites allées, qui s'entrecroisent, finissent par former un lacis bizarre, et alors ces végétaux nanifiés ont leur raison d'être ainsi. L'on comprendrait mal qu'il en fût autrement.

Il ne manque que les pensionnaires du lieu, « êtres inconscients du monde extérieur, qui ne savent pas et ne sauront jamais ce qui existe et ce qui se passe au-delà des murs entre lesquels elles ont grandi ! Rien ! Rien ! Le monde extérieur leur fait peur, le monde « roumi » leur fait horreur » ⁽⁴⁾

Nous rentrons à Tunis, l'esprit plein de ce que nous avons vu, mais sans avoir pénétré le mystère qui plane en ces lieux, où se mène une vie faite, toute de calme et de contemplation bien différente de la nôtre, pauvres Occidentaux neurasthéniques que nous sommes.

L. Guillochon »

Le *Bulletin* 1910 continue en citant un document envoyé le 24 novembre 1910 par le même Guillochon : « notre savant collègue nous adresse un travail fort intéressant sur l'état de la

⁴ La femme arabe, Lallemand

culture fruitière en Tunisie, publié dans le Journal de la Société d'Horticulture de France (août 1910) et qu'il serait trop long de reproduire ici : il y a lieu de citer seulement quelques chiffres d'exportation pour certaines espèces :

- *Amandes : la Tunisie en produit actuellement 300.000 kg et en exporte 130 à 200.000 kg.*
- *Figues sèches : l'exportation annuelle est de 50.000 à 70.000 kg.*
- *Oranges, mandarines : sous forme de colis postaux en décembre et janvier, l'exportation est environ 10.000 à 12.000 kg.*

La production totale des autres espèces fruitières est vendue en Tunisie même, à une population française, européenne et indigène qui augmente à chaque année dans des proportions assez importantes pour inspirer la plus grande confiance dans l'avenir agricole et horticole de ce pays. »

On reparle de Lucien Guillochon dans le *Bulletin* 1912 : « *Guillochon adresse une petite notice intitulée « le Cotonnier en Afrique du Nord » qu'il a fait paraître dans le « Journal de la Société d'Horticulture de France », avril 1912.*

C'est une réponse posée à la date du 23 décembre 1911 par M. Barthe, député, à M. Pams, ministre de l'Agriculture. Quel est l'état de la culture du cotonnier en Algérie et en Tunisie. Quels encouragements compte donner son ministère afin d'aider au développement de cette intéressante culture industrielle dans nos possessions Nord-Africain [sic].

L'Algérie se préoccupe de cette question depuis 1906 et en 1910 les surfaces semées en cotonniers s'élèvent à 533 hectares, l'ensemble ayant produit 7.000 quintaux brut, soit une moyenne de 13 à 14 quintaux à l'hectare.

En 1911, les surfaces ensemencées fournissent un total de 779 hectares.

Pour la Tunisie, la question est plus nouvelle. Les propriétaires-agriculteurs ne commencent à s'en occuper d'une façon attentive et suivie que depuis deux années.

En 1911, 60 hectares furent semés et on peut prévoir qu'en 1912 les surfaces seront beaucoup plus importantes.

Dans les régions du littoral les types égyptiens sont préférables aux types américains. Ces derniers donnent de bons résultats dans la culture irriguée en mixte. Il faut aux cotonniers des terres profondes silico-argileuses de préférence, susceptibles, en raison de leur proximité de la ferme, de recevoir une fumure de fumier d'environ 25.000 à 30.000 kg à l'hectare.

Les cours sont très variables et baissent : les variétés égyptiennes qui en 1909 valaient 250 fr et 275 fr les 50 kilos, ne sont plus cotées maintenant que 232 à 150 fr ; les types américains ont subi la même baisse, mais l'Égyptien a moins de fluctuations.

Un hectare peut donner un bénéfice net de 600 fr en culture irriguée, et 400 à 500 fr en culture mixte ou sèche.

Le rendement est de 8 à 10 quintaux minimum brut, ce qui fait environ 250 à 350 kilos de coton fil pour un coût cultural de 350 à 500 fr par hectare.

Notre camarade termine en encourageant cette culture.

Dans le Bulletin de la Société d'Horticulture de Tunisie, numéro de septembre 1912, au concours d'œillets et de fleurs de saison qui a eu lieu en mai, on trouve les passages suivants concernant nos collègues en Tunisie :

[...] Le Jardin d'Essai de Tunis avait exposé une collection de pelargoniums zonale de toute beauté dont tous les sujets proviennent des semis faits à cet établissement.

Après que la sélection dont s'occupe M. Guillochon sera terminée, nous aurons alors de nouvelles variétés à enregistrer, remarquables par la grandeur de leurs fleurs, leurs coloris et leur résistance au climat.

Cette présentation était faite « hors concours ».

Du 31 octobre 1912, Guillochon annonce qu'il va faire paraître dès octobre 1913 la 2^e édition, revue et augmentée de son « Traité pratique d'Horticulture pour le Nord de l'Afrique, Algérie, Tunisie, Maroc », 1 volume broché in-8 raisin de 600 pages, 35 gravures hors texte. Prix en souscription : 9 francs, franco par poste, lfr en plus.

Qu'il nous soit permis de dire que la 1^e édition de notre très distingué camarade a été honorée d'une souscription du Gouverneur Général de l'Algérie, de la Direction Générale de l'Agriculture, du Commerce et la Colonisation en Tunisie, de la Chambre d'Agriculture de Tunis et récompensée d'une Médaille d'Or de la Société nationale d'Agriculture de France et du prix Joubert de l'Héberderie de la Société nationale d'Horticulture de France.

On souscrit chez l'auteur, villa du Belvédère, route de l'Ariana à Tunis. »

Le *Bulletin* 1913 le mentionne comme « Assistant du Service Botanique, à Tunis » en rappelant qu'il est décoré du Mérite agricole et des Palmes académiques.

Le *Bulletin* 1914-1922 le présente toujours comme « Assistant du Service Botanique, à Tunis », mais également « professeur à l'Ecole Coloniale d'Agriculture et secrétaire général de la Société d'Horticulture de Tunisie » et signale : « *Notre très distingué camarade Guillochon a publié, dans la Vie Agricole du 20 septembre 1919, une étude très intéressante sur la Botanique et l'Horticulture et sur le rôle du Service Botanique de Tunisie. « L'avenir est à ceux qui seront des théoriciens et des praticiens en même temps. C'est dans cette voie que les jeunes doivent, sans tarder, être orientés. La théorie ne va pas sans la pratique et inversement. »*

Dans un opuscule sur les « Plantes médicinales » en Tunisie, le même fait paraître un chapitre sur celles dont la culture peut être envisagée en Tunisie et, comme cette question intéresse aussi la France, nous donnons ici seulement la nomenclature des espèces à propager et qui sont d'un bon rapport :

Absinthe, Ache des Marais, Aconit, Anis vert, Basilic, Belladone, Bouillon blanc, Bourrache, Camomille, Centaurée, Chicorée, Chardon bénit, Colchique, Coqueret, Coriandre, Cresson, Datura, Fenouil, Guimauve, Hysope, Iris, Jusquiame, Lavande, Marjolaine, Matricaire, Mélisse, Menthe, Moutarde, Pavot, Persil, Ricin, Romarin, Rue, Salsepareille, Saponaire, Sauge, Souci, Sumac, Thym, Valériane.

Dans le Bulletin de la Société d'Horticulture de Tunisie, comme Secrétaire Général, il a fait paraître des notes très détaillées sur l'Arboriculture fruitière et sur l'Amandier.

En fin d'année, il rédige une brochure sur le Service Botanique de Tunisie : situation avant la guerre, fonctionnement pendant la durée des hostilités, situation actuelle.

Ce service a été installé sur le Domaine de Bordj-Fahrout, d'une contenance de 96 hectares.

Il a été construit des bâtiments destinés aux bureaux, exploitation, laboratoires, collections, abris, serres et bâches de multiplication et habitations des chefs de service.

On a aménagé deux bordjs arabes affectés au logement du personnel de culture. On a fait l'adjudication de l'eau de Zaghouan. Un emplacement est destiné à la production des plantes en pot (1 hect. 50). La constitution de la pépinière d'arbres de boisement est de 2 hect. 50, celle d'un verger expérimental est de 1 hect. 30, d'un verger de 9 hect. 20, potager d'expérience 0 hect. 50, le Parc Botanique réunissant les végétaux susceptibles de l'acclimatation 13 hect. 50. L'ancien Jardin d'Essai a été désaffecté et loti : il formera un beau quartier de Tunis. »

En octobre 1922 Lucien Guillochon revient à Tunis après un séjour en France.

Le *Bulletin* 1923-24 note sa promotion comme officier du Mérite Agricole.

Dans une lettre du 24 juin 1923 à M. Potier, il donne des nouvelles de son fils et de sa fille et signale qu'il vient également d'être promu officier des Palmes académiques et qu'il va être nommé adjoint au chef du service de Botanique (il espère que son salaire va être augmenté en conséquence).

Une lettre précédente disait qu'il était également officier du Nichan Iftikhar.

En août et septembre 1924, il est de passage en France et écrit à M. Potier en lui indiquant son heure d'arrivée pour que l'Ecole envoie une voiture le chercher, lui et sa petite famille, à la gare de Versailles (et les y ramène), sa femme ayant du mal à marcher.

Il prend sa retraite en 1934 et décédé le 2 janvier 1945.